

Lénine, les bolcheviks et la IIe Internationale

In: Cahiers du monde russe et soviétique. Vol. 7 N°3. Juillet-Septembre 1966. pp. 378-407.

Citer ce document / Cite this document :

Haupt Georges. Lénine, les bolcheviks et la IIe Internationale. In: Cahiers du monde russe et soviétique. Vol. 7 N°3. Juillet-Septembre 1966. pp. 378-407.

doi : 10.3406/cmr.1966.1675

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/cmr_0008-0160_1966_num_7_3_1675

LÉNINE, LES BOLCHEVIKS ET LA II^e INTERNATIONALE

« Robespierristes, anti-robepierristes,
nous vous crions grâce : par pitié,
dites-nous simplement, quel fut Robes-
pierre ».

Marc BLOCH

(*Apologie pour l'histoire,
ou métier d'historien*, p. 70).

Commençons par une constatation banale : les divers écrits publiés sur Lénine peuvent remplir une bibliographie si fournie que seul Napoléon pourrait, sur le terrain du nombre, rivaliser avec le révolutionnaire russe. Au cours de la seule année 1964, aux seuls États-Unis, sont parues trois volumineuses biographies de Lénine¹ et ce sujet ne cesse d'attirer l'attention des universitaires, des journalistes, des éditeurs et du grand public. Les raisons en sont évidentes. Mais ce qui est parfois moins évident pour un chercheur néophyte, ou pour le lecteur exigeant, désireux d'avoir des ouvrages sérieux et honnêtes, c'est que les conditions d'études sur Lénine sont encore assez difficiles. La louange hagiographe, la polémique passionnelle ou l'académisme stérile ne sont guère favorables à un examen réfléchi, approfondi et critique d'une vie, d'une action et d'une pensée politiques de cette ampleur.

Depuis un demi-siècle, toute une littérature aussi pléthorique qu'apologétique, conçue dans une perspective étroite d'éducation idéologique et toute une contre-propagande demeurée *a priori* hostile ont créé et diffusé des mythes tenaces. Ces mythes et le contexte passionnel dans lequel se déroulent les recherches, rendent particulièrement délicate la tâche de l'historien. Des ouvrages où l'objectivité et la sérénité l'emportent sur la polémique ont pourtant été récemment publiés, comme par exemple, les travaux de Geyer, de Pipes...

1. Cf. l'ouvrage très discuté et tendancieux de Stefan Possony, *Lenin, the compulsive revolutionary*, Chicago, Henry Regnery Co, 1964, 418 p. ; la compilation hâtive de Robert Payne, *The life and death of Lenin*, New York, Simon and Schuster, 1964, 672 p. ; et l'ouvrage de Louis Fischer qui est aujourd'hui une des meilleures biographies de Lénine dont nous disposons, *The life of Lenin*, New York, Harper and Row, 1964, 703 p.

Ces considérations préliminaires se réfèrent aux études historiques proprement dites, sans tenir compte des éditions de documents. Dans ce dernier domaine, on peut enregistrer un progrès sensible. La récente V^e édition des œuvres de Lénine, par exemple, enrichit considérablement l'indispensable base documentaire.

*

Le sujet que je traite ici est l'un de ceux où la nécessité d'une recherche minutieuse n'est pas déterminée par le goût d'une érudition pédante, mais par le besoin d'élucider l'un des aspects importants de l'histoire de la II^e Internationale en général et de la Social-Démocratie russe en particulier. Pendant des années, ce thème a soulevé de telles passions, a connu de telles vicissitudes que son histoire pourrait remplir de nombreuses pages. Je vais me borner à en rappeler quelques moments. Durant « les années euphoriques » qui suivirent la Révolution d'Octobre, imprégnées de la vision de la révolution mondiale prochaine, le problème des relations entre les Bolcheviks et la II^e Internationale retint largement l'attention des historiens et des publicistes soviétiques¹. L'histoire du bolchevisme d'avant 1914 fut traitée dans un contexte « international », comme un aspect du socialisme international. Malgré le ton polémique employé envers la II^e Internationale, la participation des Bolcheviks à son activité, leurs relations avec les partis social-démocrates occidentaux furent abordés d'un point de vue scientifique. Une nouvelle page commença en 1930. A cette date, la rédaction du journal *Proletarskaja Revoljucija* proposa dans ses colonnes l'étude « de tout un cycle de problèmes ayant trait aux rapports des Bolcheviks avec la II^e Internationale d'avant la guerre », et publia une étude de Sluckij, qui ouvrait la discussion sur les rapports entre Lénine et la gauche social-démocrate allemande². La discussion n'eut jamais lieu. En effet, l'étude de Sluckij provoqua la riposte bien connue de Staline³ qui mit fin brutalement à toute recherche sur la question et imposa sa propre version. La version de Staline qui causa à l'époque une énorme émotion dans toute l'Internationale communiste et de vifs débats dans les rangs des communistes allemands⁴, peut se résumer comme suit : dès 1903-

1. Cf. par exemple S. Bantke, « V. Lenin i bol'shevism na meždunarodnoj arene v dovoennyj period » (« Lénine et le bolchevisme dans l'arène internationale pendant la période d'avant-guerre »), *Proletarskaja Revoljucija*, nos 2-3 (85-86), 1929, pp. 3-57.

2. A. Sluckij, « Bol'sheviki o germanskoj s.d. v period ego predvoennogo krizisa » (« Les Bolcheviks à propos de la S.D. allemande pendant la crise d'avant-guerre »), *Proletarskaja Revoljucija*, n° 6 (101), 1930, pp. 38-72.

3. I. V. Staline, *Question de léninisme*, Paris, Éditions Sociales, 1952, t. 2, pp. 62 et suiv.

4. Cf. Rudolf Schlesinger, « Lenin as a member of the International Socialist Bureau », *Soviet Studies*, XVI, n° 4, 1965, pp. 448-449.

1905, Lénine s'orienta vers la rupture avec la II^e Internationale et poussa les sociaux-démocrates de gauche en Occident, notamment la gauche allemande, à la scission avec les opportunistes et les centristes qui dominaient le P.S.D. Selon Staline, les Bolcheviks russes ne pouvaient provoquer la scission avec « leurs propres opportunistes et leurs centristes conciliateurs » sans « s'orienter du même coup vers la rupture, vers la scission avec les centristes et les opportunistes de la II^e Internationale ». Dès lors, toute l'historiographie soviétique s'orienta dans cette voie. Cette conception devait influencer également certains historiens occidentaux, comme en témoigne l'ouvrage très utile, par ailleurs, de Gankin et Fisher¹.

Notons en passant que la paternité de cette version plus que tendancieuse ne revient pas à Staline. Elle fut élaborée bien avant 1930 dans les sphères dirigeantes du Komintern, en l'occurrence par Zinov'ev qui, sous forme de témoignage, accrédita l'idée « de dégoût de Lénine envers l'opportunisme dans l'Internationale ». Zinov'ev affirmait notamment que Lénine « se rendit le cœur serré aux congrès de l'Internationale et aux réunions du B.S.I. et en revint quasiment malade en raison du spectacle auquel il dut assister »².

Entre le tonnerre de la propagande et l'étouffement, la voie de l'historien fut longtemps bouchée ; l'accès aux documents lui fut interdit. Staline écarta l'observation de Sluckij d'après qui les documents nécessaires à l'étude des rapports entre les Bolcheviks et les centristes de la II^e Internationale étaient encore « insuffisamment connus » et la qualifia de « thèse bureaucratique ».

Cette hypothèque ne fut levée qu'après la mort de Staline. L'évolution ultérieure de l'historiographie soviétique facilitait l'étude des problèmes soulevés par Sluckij.

Le thème des divergences fondamentales entre les Bolcheviks et la II^e Internationale est limité dans le temps : la Conférence de Prague de 1912, c'est-à-dire la scission définitive dans le P.O.S.D.R., marque le début d'une crise dans les rapports de Lénine avec l'Internationale ;

1. Olga Hess Gankin and H. H. Fischer, *The Bolsheviks and the World War. The origins of the Third International*, Stanford University Press, 1940. Remarquons que cette version de Staline est encore propagée aujourd'hui par certains « anciens » du Komintern. Ainsi, une mémorialiste un peu abusive, comme A. Balabanova, écrivait encore récemment : « En effet, pour autant que je m'en souvienne dans la période précédant la première guerre mondiale, il n'y eut pas une seule réunion du Bureau de la II^e Internationale sans que Lénine ou son représentant prît la parole pour se livrer à une vive critique de la tactique de l'Internationale et lui oppose la théorie et la pratique que l'on connaît dans l'histoire sous le nom de bolchevisme. On ne peut parler d'une véritable scission étant donné la cohésion interne et externe du mouvement ouvrier syndical et politique de l'époque, mais depuis 1905-1907 Lénine s'y préparait en fait psychologiquement. » Angelica Balabanova, « Lenin i sozdanie Kominterna » (« Lénine et la création du Komintern »), *Socialističeskij Vestnik*, n° 2, 1964, p. 73.

2. Zinov'ev, *Sočinenija (Œuvres)*, t. XV, pp. 254-255.

il est délimité aussi dans son objet : le comportement du B.S.I. envers les Bolcheviks à propos de l'unification de la Social-Démocratie russe prit le pas sur les autres questions¹. Mais le champ de la réflexion s'est en même temps élargi. La querelle sino-soviétique a donné une soudaine actualité à cette question qui semblait appartenir à la seule histoire. Désormais les responsables idéologiques du P.C.U.S. rejettent la version de Staline défendue par les Chinois et mettent l'accent sur les efforts déployés avant 1914 par Lénine « pour... renforcer l'unité » du mouvement ouvrier international :

« Lénine tenait en haute estime l'action déployée par la II^e Internationale pour renforcer l'unité de la classe ouvrière de tous les pays... [il] ne se prononça en faveur de la rupture sur le plan de l'organisation avec les opportunistes de la II^e Internationale et de ses partis, que lorsque les dirigeants sociaux-démocrates eurent trahi l'Internationalisme »².

Cette phrase fut écrite en 1964 par B. Ponomarev, Secrétaire du C.C. et chargé en outre de la rédaction de la nouvelle histoire du P.C.U.S.

Au-delà même de cet élargissement politique la réflexion s'est approfondie sur le plan de la recherche historique proprement dit. Ces derniers temps, en effet, l'ancienne conception de l'histoire de la II^e Internationale a subi de la part des historiens soviétiques une révision fondamentale dont le professeur Zubok a formulé les prémisses théoriques³ et que le récent livre de Krivoguz a mise en œuvre⁴. A l'appréciation entièrement négative de la II^e Internationale, considérée comme le Temple de l'opportunisme et du réformisme, ils substituent une conception plus nuancée qui met l'accent sur son apport positif. Cette révision qui rejette les anciennes thèses en crée d'ailleurs de nouvelles : elle exagère, par exemple, le rôle et l'influence de la gauche socialiste, présentée comme le facteur décisif des succès et des pas en avant de la II^e Internationale⁵.

Telles sont donc les conditions dans lesquelles s'effectuent aujourd'hui les recherches sur Lénine, les Bolcheviks et la II^e Internationale. Vaste sujet qui pose à la fois des questions de méthode et de sources. Il me semble qu'avant d'arriver à un ouvrage d'ensemble, il reste

1. Cf. G. Kuranov, « Bor'ba V. I. Lenina s reformistami v Meždunarodnom Socialističeskom bjuro » (« La lutte de Lénine avec les réformateurs au B.S.I. »), *Novaja i novejšaja istorija*, n° 4, 1963, et le compte rendu de V. M. Dalin sur la « Correspondance entre Lénine et Camille Huysmans », *Novaja i novejšaja istorija*, n° 4, 1964.

2. Cf. *La Nouvelle Revue Internationale*, août 1964.

3. L. Zubok, « Nekotorye voprosy istorii vtorogo Internacionala » (« Quelques questions d'histoire de la II^e Internationale »), *Novaja i novejšaja istorija*, n° 4, 1964, pp. 50-58.

4. I. M. Krivoguz, *Vtoroj Internacional 1889-1914 (La II^e Internationale 1889-1914)*, Moscou, 1964, 493 p.

5. A cet égard, l'ouvrage cité de Krivoguz est caractéristique.

à poursuivre des recherches dans quatre directions principales, chacune nécessitant à son tour l'utilisation de sources de types différents.

La première est celle qu'a suivie le professeur Geyer¹, l'étude des rapports de la Social-Démocratie russe avec « la grande puissance de l'Internationale » — le parti allemand, la reconstitution du climat idéologique et des attitudes politiques des dirigeants de la S.P.D. dans les moments cruciaux, par exemple devant les divergences dans les rangs socialistes russes après leur deuxième congrès, après la conférence de Prague. Une seconde direction d'études est celle que Sluckij suggéra naguère : la place des Bolcheviks et du bolchevisme dans les courants de gauche au sein de l'Internationale, l'histoire de leurs rapports, de leurs divergences et mésententes. Une troisième direction concerne l'étude des positions de Lénine dans les grands débats de l'Internationale², envisagées en tant que prolongement naturel de sa pensée et de son action, au-delà de son parti et de son pays, afin de le situer dans les courants discordants qui s'affrontèrent au sein du socialisme international avant 1914. Et enfin, une quatrième direction plus limitée quant aux problèmes qu'elle touche, mais plus riche en ce qui concerne la possibilité d'utiliser des sources nouvelles, et que je tente de suivre dans cet article : l'étude des rapports de Lénine et de la Social-Démocratie russe avec l'Internationale en tant qu'institution, donc avec le B.S.I. auprès duquel Lénine fut, de 1905 à juin 1914, le délégué du P.O.S.D.R.

La réussite de cette entreprise supposait un préalable : la possibilité d'accéder aux archives de la II^e Internationale. Si les dossiers du B.S.I. n'ont pas été ouverts ce n'était pas pour des questions de principe, mais de faits : les archives, que conserve l'ancien secrétaire du B.S.I., Camille Huysmans, ont subi durant la guerre de graves dégâts.

Les dossiers qui concernent le problème qui nous intéresse furent malheureusement parmi les plus touchés et sont aujourd'hui très incomplets. Néanmoins les papiers conservés qui comprennent une partie de la correspondance entre les principaux dirigeants du P.O.S.D.R. avec le secrétaire de l'Internationale peuvent nous aider à mieux connaître l'enchevêtrement si complexe des rapports entre les Bolcheviks et le monde socialiste international³. Enfin, ces

1. Dietrich Geyer, « Die russische Parteispaltung im Urteil der deutschen Sozial-Demokratie, 1903-1905 », *International Review of Social History*, nos 2 et 3, 1958.

2. L'historiographie soviétique s'attache avant tout à cette direction, cf. K. Pol, « Bol'seviki i dovoennyj International » (« Les Bolcheviks et l'Internationale d'avant-guerre »), *Proletarskaja Revoljucija*, nos 2-3 (109-110), 1931, pp. 22-58, nos 4-5 (111-112), pp. 35-79 ; A. Krutikova, *Iz istorii bor'by V. I. Lenina protiv opporturnizma na meždunarodnoj arene — Stuttgartsnij Kongress (A propos de la lutte de Lénine contre l'opportunisme dans l'arène internationale — Congrès de Stuttgart)*, Moscou, 1955, 222 p., etc.

3. Je ne voudrais pas exagérer l'importance de ces archives. Nous savons bien

documents permettent d'envisager la possibilité de clore le dossier des fausses polémiques et d'empêcher la prolifération des mythes anciens ou nouveaux. C'est sur certains de ces problèmes controversés que je voudrais m'arrêter.

I. — LES BOLCHEVIKS DANS L'INTERNATIONALE : CONFIANCE OU HOSTILITÉ DÉCLARÉE ?

Si la thèse de la scission de fait entre les Bolcheviks et la II^e Internationale est abandonnée, l'affirmation selon laquelle Lénine et les Bolcheviks se heurtèrent constamment à l'hostilité des dirigeants centristes, opportunistes, qui dominaient l'Internationale, bénéficie encore d'une solide audience ; l'explication des difficultés, des échecs des Bolcheviks au sein du B.S.I. est encore attribuée à une « hostilité déclarée et systématique ». Pour éclairer la question, rétablissons brièvement les faits.

On sait que la II^e Internationale avait adopté dès l'origine une structure de fédération des partis autonomes et ce n'est qu'en 1900 qu'elle se dota d'un organisme exécutif rudimentaire. Au cours des quatre premières années de son existence, le B.S.I. ne fut qu'un simple bureau permanent sans grand prestige. Néanmoins, les partis affiliés mandatèrent comme délégués au sein du Bureau leurs dirigeants les plus représentatifs. La Social-Démocratie russe désigna Plekhanov qui jouissait à l'époque d'une grande autorité, débordant de beaucoup les frontières du socialisme russe, alors que la *Ligue socialiste à l'étranger* mandatait Boris Kričevskij. Les délégués russes profitèrent des possibilités du Bureau pour intensifier la lutte contre l'autocratie tsariste¹. Ce n'est pas par hasard qu'un grand nombre de manifestes et de circulaires émis par le B.S.I. se référaient dès 1901 aux événements de Russie². Mais les divergences majeures qui agitaient à cette époque la Social-Démocratie russe ne trouvèrent aucun écho dans les préoccupations de l'Internationale et le B.S.I. ne sembla pas s'en soucier. Était-il peu désireux de s'immiscer dans les affaires intérieures des partis

« qu'un document n'existe que dans la mesure où il est expliqué, confronté systématiquement avec d'autres documents, que ceux-ci jouissent ou non du prestige fallacieux de l'Inédit ». D'autre part, ces dossiers sont incomplets, de nombreux documents ont été détruits ou égarés. De même il manque une contrepartie : les notes de I. Popov, représentant permanent de Lénine à Bruxelles, rendant compte des conversations avec les dirigeants de l'Internationale, conversations que nous ne connaissons que par des allusions dans certaines lettres. En revanche, les archives de Kautsky ou les lettres de Rosa Luxemburg dispersées dans diverses archives, permettent d'approfondir le sujet.

1. A cet égard, les lettres de Plekhanov adressées au B.S.I. sont révélatrices.

2. Cf. G. Haupt, *La Deuxième Internationale. Étude critique des sources. Essai bibliographique*, Paris-La Haye, Mouton, 1964, pp. 289-296.

affiliés autonomes ? Ou bien était-il enclin à minimiser l'importance de ces divergences dont la portée, « rétrospectivement si évidente » — selon la thèse de Deutscher — était « restée cachée à la plupart des acteurs »¹.

Ainsi, à la quatrième réunion du B.S.I. qui se tint en février 1904 et à laquelle assista Plekhanov, le secrétaire de l'Internationale Victor Serwy se borna à annoncer brièvement « que des efforts avaient été faits pour faire fusionner les deux fractions de la Social-Démocratie russe »². Mais la question ne fut même pas discutée par les délégués présents qui votèrent sans débat une adresse félicitant la Social-Démocratie russe à l'occasion de son II^e Congrès et constatant « avec une joie bien vive les efforts faits pour l'unification des forces socialistes de la Russie ». C'est à l'occasion de son Congrès d'Amsterdam (1904) que l'Internationale devait prendre connaissance, sinon conscience, de la situation réelle dans les rangs de la Social-Démocratie russe. Les deux fractions rivales diffusèrent parmi les délégués leur rapport d'activité imprimé, document qui exposait la situation de manière partisane³. Malgré les vives polémiques et discussions qui trouvèrent écho dans les colonnes de *Neue Zeit*⁴, le Congrès de l'Internationale n'accorda pas d'importance à la scission russe et l'engloba dans la question générale concernant l'unité socialiste. La résolution adoptée recommandant avec insistance aux socialistes de dépenser tous leurs efforts à mettre fin à leurs rivalités et à s'unir en un seul parti, visait avant tout les socialistes de France et de Grande-Bretagne.

La révolution russe de 1905 marqua le tournant. Le nouveau sursaut du radicalisme et la vague d'enthousiasme provoquée par la révolution russe dans les milieux socialistes du monde entier firent du B.S.I. un organisme d'audience et d'autorité réellement internationales. Il joua dans le développement du grand mouvement de solidarité en faveur de la révolution russe un rôle très important, mal connu ou négligé encore par les historiens. L'Internationale devait aider la Russie révolutionnaire sur deux plans, matériel et moral. Sur le plan matériel, procurer les fonds si nécessaires. Sur le plan moral, user de son autorité pour mobiliser l'opinion publique en faveur de la révolution contre le tsarisme et les manœuvres de la contre-révolution. A cela s'ajoutait une troisième tâche, plus délicate, mais qui parut vite pressante : le B.S.I. se trouvait investi de la difficile mission d'obtenir sinon l'unification du socialisme russe du moins l'étouffement temporaire de la querelle fratricide qui le déchirait.

Pour la plupart des dirigeants de l'Internationale la condition *sine qua non* de la victoire de la révolution paraissait être l'*unité* des forces

1. Isaac Deutscher, *Trotsky, le prophète armé*, Paris, Julliard, 1962, p. 123.

2. Cf. le *Compte rendu de la réunion du B.S.I.*, p. 14.

3. Cf. G. Haupt, *op. cit.*, p. 195.

4. D. Geyer, *op. cit.*

du socialisme russe dont les désaccords ne pouvaient qu'affaiblir la lutte¹. Or la révolution ne fit d'abord qu'accentuer les animosités, du moins parmi les émigrés. Les divergences qui séparaient les socialistes russes s'étaient visiblement approfondies et elles étaient présentées de manière brutale à l'Internationale. Elles se manifestèrent sous des formes diverses, aussi bien sur des questions de principe que sur des questions mesquinement matérielles. Tous ces conflits traduisaient l'état d'esprit qui régnait après le nouveau défi lancé en février 1905 par les Bolcheviks qui refusèrent la proposition de Bebel tendant à unifier les fractions rivales². Dans toutes ces querelles pénibles que la Social-Démocratie russe avait portées devant le B.S.I., comme celle du partage des fonds recueillis en faveur de la révolution, Plekhanov chercha à jouer le rôle modérateur de l'homme au-dessus de la mêlée. Mais son autorité ne suffisait pas pour lui conférer un rôle d'arbitre, d'autant plus qu'au cours de l'année 1905 il devint lui-même l'objet de controverses violentes. En effet, le 2 juin 1905, un personnage presque inconnu de la majorité des délégués, Vladimir Ul'janov, s'adressa par une lettre laconique au B.S.I. et au nom du C.C. du P.O.S.D.R. déclara nul le mandat de Plekhanov. Ainsi se posa brusquement devant le B.S.I. le problème de la représentation de la Social-Démocratie russe. Ce problème donna lieu à une longue polémique épistolaire, qui dura de juin à août 1905, entre Lénine et Plekhanov, et dont le secrétariat de l'Internationale porta tous les textes à la connaissance de tous les partis affiliés³. Mais si le nouveau secrétaire du B.S.I., Huysmans, et le Comité Exécutif furent pour le moins corrects envers Lénine, ils penchèrent pour Plekhanov avec le respect dû à l'autorité d'un vétéran. Bien que le Comité Exécutif fût prêt à faire des concessions à Lénine, il ne songeait guère à admettre le départ de Plekhanov⁴.

Cet épisode — la conquête par Lénine de la place de délégué russe au B.S.I. — est d'une certaine importance et surtout d'une portée à long terme. Lénine entama cette action de sa propre initiative, sans avoir ni l'accord ni l'appui de son Comité Central⁵. Quels sont les motifs qui ont poussé Lénine, dans la conjoncture révolutionnaire, à poser avec tant d'insistance un problème apparemment mineur ? L'importance accrue du rôle de délégué russe ? Les intérêts financiers ? Ce ne sont là que motifs secondaires. L'enjeu était de plus grande importance. Dans l'immédiat, en cherchant à obtenir l'éviction de Plekhanov en sa faveur,

1. Ceci amena Bebel, Hyndman et Lee à intervenir auprès du B.S.I. pour rétablir l'unité russe.

2. D. Geyer, *op. cit.*

3. Cf. Gankin and Fischer, *op. cit.* ; G. Haupt, *Correspondance entre Lénine et Camille Huysmans*, pp. 25-32.

4. Cf. par exemple le *Rapport confidentiel du Secrétariat du B.S.I. pour les mois de juin-juillet-août 1905*, multigraphié, p. 1.

5. Cf. *Correspondance...*, *op. cit.*, p. 1.

Lénine pensait réussir à la fois à éviter l'isolement de sa fraction et à imposer sa reconnaissance par l'Internationale. De même, en siégeant au B.S.I., Lénine pouvait, au cas où serait réunie une conférence convoquée par l'Internationale pour poser la question de l'unité de la Social-Démocratie russe, orienter les discussions et la fusion sur une base favorable aux Bolcheviks. De ces objectifs immédiats, découlait la politique à long terme qui jusqu'en août 1914, et malgré toutes les vicissitudes, resta la ligne de conduite des Bolcheviks à l'intérieur de l'Internationale. Elle consistait à accroître et à consolider leur position, au sein même de l'organisme de l'Internationale, et à obtenir à la longue le droit de représentation unique du P.O.S.D.R.

La raison profonde de cette action de Lénine pendant l'été de 1905 n'était donc pas la rivalité des deux figures majeures de la Social-Démocratie russe, mais un antagonisme plus profond. Or ce fait avait échappé jusqu'en 1914 à la plupart des dirigeants de l'Internationale. Certes, il devint peu à peu de plus en plus évident que ces luttes intestines n'avaient pas comme seul objet des problèmes d'organisation et que les divergences ne se réduisaient pas aux discussions qui ravageaient traditionnellement l'émigration. Mais personne ne crut qu'il s'agissait du heurt d'options et de positions inconciliables et personne ne put en prévoir alors les conséquences historiques.

Plekhanov n'a-t-il pas, lui-même, soutenu que « les divergences entre les deux fractions sont minimales »¹ ? Le « bolchevisme » ne se présentait pas aux yeux des délégués du B.S.I. comme un courant nouveau, mais comme une simple fraction rivale. Même la tension qui naquit en 1905 dans la Social-Démocratie russe, à propos de la tactique à suivre pendant la révolution, ne semblait pour l'Internationale nullement justifier cette querelle. Les majorités des dirigeants du socialisme européen accusèrent les socialistes russes d'une grande légèreté et de manque de maturité politique, en les voyant agir de cette façon dans des moments décisifs de la montée de la révolution. Ils souscrivirent à l'appréciation de Plekhanov qui soutenait que la « scission est une faute grave, peut-être impardonnable »². Il était donc évident que l'Internationale ne pouvait plus rester une spectatrice passive des discussions. Malgré ses principes d'autonomie des partis affiliés, et de non-ingérence dans leurs affaires intérieures, elle devait offrir et imposer ses bons offices.

Les appels à l'entente se multiplièrent en juillet 1905 : Bebel, le délégué anglais Lee, proposèrent tour à tour de réunir le Bureau au plus tôt pour discuter de l'unité socialiste en Russie. Dans leur optique, l'autorité de l'Internationale suffisait pour que le B.S.I., et plus

1. Lettre de Plekhanov au B.S.I. du 16 juin 1905, Archives du B.S.I., publiée en anglais dans Gankin et Fischer, *op. cit.*, pp. 44-45.

2. *Ibid.*

précisément son Comité Exécutif, pût résoudre la question par un arbitrage.

Du côté russe, Plekhanov appuya sans réserve aussi bien le principe de l'arbitrage que l'idée d'une conférence d'unification sous l'égide du Comité Exécutif du B.S.I. Lénine, sans se prononcer catégoriquement contre, mettait ses conditions à une telle entreprise¹. Confiant dans son autorité, et décidé à détendre l'atmosphère avant la réunion de la conférence, le Comité Exécutif était prêt à les accepter ; Huysmans, qui cherchait à tout prix à faciliter la coopération par une solution de compromis, proposa d'accorder un système de double représentation pour la sous-section social-démocrate de Russie. Lénine, au fond satisfait, put se montrer conciliant et donna son accord. C'est ainsi qu'en novembre 1905 il devint, à côté de Plekhanov, le second délégué du P.O.S.D.R. au Bureau de la II^e Internationale. Son succès était donc total. Malgré l'impression pénible que suscita son attaque contre Plekhanov, sa fraction fut reconnue comme une réalité au sein de l'Internationale et lui-même fut admis à siéger parmi les dirigeants les plus en vue du socialisme.

Toutefois, la conférence projetée n'eut pas lieu. Ce ne furent pas des considérations tactiques ni personnelles, mais les événements de Russie qui modifièrent le projet. En octobre 1905, l'avance victorieuse de la révolution, l'enthousiasme général qu'elle provoqua semblaient mettre un terme aux crises du Parti, dont les divergences semblaient s'être évanouies. Ce fut Lénine qui tendit la main à Plekhanov en lui adressant, fin octobre 1905, une longue lettre dans laquelle il exprimait sa conviction « que les circonstances sont en ce moment exceptionnellement favorables pour la réalisation de l'unité »².

En 1906-1907 les fractions adverses multiplièrent les signes de bonne volonté et les partisans de l'unité considérèrent l'avenir avec confiance. Après le IV^e Congrès du P.O.S.D.R., l'Internationale nourrit l'illusion que la résolution du Congrès d'Amsterdam avait trouvé son application

1. *Correspondance...*, *op. cit.*, pp. 35-36.

2. V. I. Lenin, *Sočinenija (Œuvres)*, 3^e édition, t. 8, pp. 348-350. Le Comité Exécutif, informé de la nouvelle tournure prise par les événements dans la Social-Démocratie russe, abandonnait déjà sa pénible tâche d'arbitre, quand, fin novembre, des nouvelles lui parvinrent qui l'obligèrent à renouveler ses offices. A ce sujet, nous trouvons des renseignements inédits dans le *Rapport du secrétariat de novembre 1905* : « Au moment d'expédier ce rapport, nous lisons dans le *Peuple de Genève* (numéro du 1^{er} décembre) une interview du citoyen Plekhanov, d'après laquelle les social-démocrates de Russie songeraient encore, malgré l'unification partielle de Saint-Pétersbourg, à demander l'intervention du Comité Exécutif du B.S.I., dans les conditions indiquées dans le rapport précédent. Le Comité Exécutif se tient évidemment toujours à la disposition des camarades russes et pourrait se réunir avec leurs délégués à Bruxelles, les samedis, dimanches et lundis, 9, 10, 11, ou 16, 17, 18 de ce mois, soit les 13, 14 et 15 du mois de janvier 1906. » Leur offre resta sans réponse. Et il semblait que l'intervention de l'extérieur ne fût plus nécessaire.

dans le cas russe. Et jusqu'en 1912, la question de l'unité russe disparut de ses préoccupations.

Au cours des années 1906-1911, nous constatons une période de confiance et même de complicité entre les Bolcheviks et le Secrétariat du B.S.I. Confiance : la collaboration entre le secrétaire du B.S.I. et le délégué russe se révèle franche et cordiale. Les problèmes à résoudre sont d'ailleurs en général faciles car ils ne portent que sur des questions mineures. Complicité : voici un exemple qui l'illustre. Une partie de l'argent provenant des fameuses « expropriations » pratiquées par les Bolcheviks au Caucase et qui provoquaient un grand malaise au sein de la Social-Démocratie russe, fut remise par l'intermédiaire de Litvinov au secrétaire du B.S.I., Camille Huysmans. L'affaire était strictement confidentielle. Personne, sans l'approbation de Litvinov, n'avait le droit ni de consulter les documents secrets, ni de toucher à l'argent¹. Huysmans se montra digne de confiance : jamais il ne fit allusion à l'affaire, même plus tard, lorsque les Bolcheviks l'attaquèrent. En revanche, il aida Litvinov, en 1906-1907, dans ses achats d'armes pour la révolution russe, ainsi que pour le transfert des sommes nécessaires aux organisations révolutionnaires en Russie. Un petit détail : les derniers mille francs de l'argent déposé au Secrétariat du B.S.I. furent envoyés en 1907 par Camille Huysmans, sur la demande de Litvinov, à une banque du Caucase pour un dénommé Koba, qui prit quelques années plus tard un autre pseudonyme : Staline².

On pourrait citer de nombreux autres exemples témoignant de la cordialité des rapports entre les Bolcheviks et l'Internationale à cette période. Lénine fréquenta assidûment les réunions du B.S.I., les Congrès de l'Internationale et affirma sa confiance dans l'avenir de l'Internationale. La lutte d'idées qu'il menait, ses prises de position contre le révisionnisme et le réformisme se situaient à l'intérieur de l'Internationale et dans son cadre : l'existence de multiples courants et tendances au sein de l'Internationale, leur liberté d'expression étaient pour lui comme pour tous les dirigeants socialistes de l'époque une chose normale et naturelle. En même temps, Lénine déploya tous ses efforts

1. Le 9 juillet 1906, Litvinov remit au secrétaire du B.S.I. un chèque de 120 000 francs. En 1907, il déposa de nouvelles sommes. Malheureusement les archives du B.S.I. n'ont conservé que des fragments de cette partie de la correspondance entre Litvinov et Huysmans.

2. Dans l'inventaire de la correspondance du Secrétariat du B.S.I., nous trouvons le résumé de cette correspondance : « 29-9-1907, Litvinov autorise Huysmans à verser la solde de 1 000 francs au cit. Koba ». Réponse de Huysmans du 7 janvier 1908 : « Envoyé 810 francs par mandat postal. Dépôt est donc épuisé ». Néanmoins, comme il en résulte de la lettre de Litvinov à Camille Huysmans du 18 juillet 1908, cet argent qui était destiné à une organisation de défense, par suite de circonstances imprévues n'a pas pu être touché par les Caucasiens. Huysmans donna l'ordre à la banque d'annuler le chèque et reçut quelques semaines après une réponse selon laquelle le chèque aurait été versé au porteur. Archives du B.S.I.

pour combattre le révisionnisme, pour faire prévaloir dans la politique de l'Internationale, les principes du marxisme révolutionnaire. Ce problème, d'importance primordiale, qui fera l'objet d'une étude ultérieure, dépasse le cadre actuel de notre propos.

II. — LE TOURNANT : LA QUESTION DE L'UNITÉ AUPRÈS DU B.S.I.

Le tournant dans les rapports de Lénine avec l'Internationale se situe en 1912, quand la scission dans les rangs de la Social-Démocratie russe fut consommée. Lénine, lui-même, informa rapidement l'Internationale des résolutions prises lors de la Conférence de Prague en les présentant comme une action qui visait à renforcer le Parti et à rétablir son unité. Mettant le B.S.I. devant le fait accompli, Lénine cherchait à devancer ses adversaires. Ceux-ci ne tardèrent pas à riposter : une vaste protestation s'éleva contre la Conférence de Prague. Un moment, en mars-avril 1912, le Comité Exécutif du B.S.I. songea, sous l'impulsion de Plekhanov, à intervenir directement dans les affaires russes¹. Mais la prudence finit par l'emporter après que Lénine se fut opposé catégoriquement à ces initiatives.

Quels sont les motifs qui conduisirent le B.S.I. à insister au cours des années 1913-1914 sur le rétablissement de l'unité dans le parti russe ? L'hostilité envers Lénine et le désir de liquider les Bolcheviks ? La volonté d'aider le « Comité d'Organisation » menchevik² ? Il est faux de poser la question dans ces termes. Nos archives montrent que la compréhension du rôle joué par le B.S.I. dans la tentative de rétablir l'unité et le jugement porté sur ses démarches exigent que l'on sorte du contexte étroit de la Social-Démocratie russe pour examiner le problème dans le contexte plus vaste du mouvement socialiste international, à cette date. Les scissions et les divergences qui se multipliaient alors dans les sections nationales alarmèrent les dirigeants de l'Internationale désireux de mettre fin à tout prix à ce processus qui menaçait l'unité du socialisme international. Les préparatifs du X^e Congrès International Socialiste qui devait se réunir à Vienne rendirent la question de l'unité socialiste encore plus aiguë. Dans le choix de la date du Congrès, — question litigieuse et qui provoqua de vives discussions entre le parti allemand et les délégués français et anglais —, la situation alarmante au sein des diverses sections pesa lourdement et fut un des arguments majeurs de ceux qui désiraient ajourner le Congrès pour

1. *Correspondance...*, *op. cit.*, pp. 36-98.

2. C'est en ces termes que la question est posée par les historiens soviétiques même dans l'étude toute récente de S. S. Šaumjan, « V. I. Lenin i Brjussel'skoe obedinitel'noe soveščanie » (« Lénine et la Conférence de Bruxelles »), *Istorija S.S.S.R.*, n° 2, 1966.

1914. Le secrétaire de l'Internationale, Camille Huysmans, fut explicite dans les lettres qu'il adressa en octobre 1912 à Vaillant et à Hyndman :

« Nous ne pouvons nous réunir à Vienne au milieu des hostilités tchécoslovaquo-allemandes. En 1914, nous espérons que l'affaire sera liquidée. Ajoutez à cela que la division sévit également chez les Polonais, chez les sociaux-démocrates russes, chez les Bulgares, etc., et on est arrivé à un tel point d'exaspération que le Congrès de Vienne au lendemain du Congrès eucharistique, serait le Congrès des divisions socialistes ».

Selon Huysmans « il faut absolument gagner du temps pour permettre aux passions de se calmer »¹. Vu le grand nombre de scissions et de divergences, le B.S.I. devait s'attaquer d'abord aux cas qui paraissaient les plus urgents. En tête figurait l'unité des socialistes anglais, puis celle des russes, d'autant plus qu'un nouvel élan du mouvement ouvrier en Russie attirait à nouveau l'attention de l'Internationale sur la situation de l'Empire.

Comment le Bureau envisagea-t-il d'agir ? Étant donné le principe de la non-immixtion dans les affaires intérieures des partis affiliés il se borna à offrir ses bons offices pour créer un climat propice aux discussions préliminaires et apporter ainsi une médiation entre les fractions rivales. L'arbitrage qu'il proposa fut plus diplomatique que politique : il concernait uniquement les questions de procédure.

Les représentants des nombreux groupes intéressés, en premier lieu le « Comité d'Organisation », issu du « Bloc d'août » conduit par Trotski, et surtout Rosa Luxemburg considéraient comme insuffisants cet objectif et cette méthode. Ils voulaient que le B.S.I. tranchât les divergences et, si cela s'avérait nécessaire, qu'il imposât l'unité. Lénine qui était prêt à la rigueur à souscrire à l'objectif initial du Comité Exécutif, la médiation, combattit vigoureusement ce point de vue. Le secrétariat de l'Internationale se rendit vite compte qu'à nouveau l'enchevêtrement des divergences au sein de la Social-Démocratie russe, les liens des dirigeants russes avec les principaux dirigeants socialistes d'Europe, les tentatives d'intervention de la Social-Démocratie allemande dans les affaires russes², la multiplicité des points de vue et les pressions diverses ne faisaient que compliquer cette question déjà fort embrouillée : autour du problème de l'unité russe s'instaurait une atmosphère lourde de suspicion, de manœuvres, voire d'intrigues. Selon les termes de Kautsky :

« jamais dans aucun pays, une lutte semblable n'a créé plus de haine et plus de méfiance qu'en Russie »³.

1. Cf. G. Haupt, *Le Congrès manqué : L'Internationale à la veille de la première guerre mondiale*, Paris, Maspero, 1965, p. 39.

2. Cette question nécessitera une étude détaillée.

3. Cette phrase fut prononcée par Kautsky à la réunion du B.S.I. de Londres du 14 décembre 1913 lors de la discussion sur la question de l'unité russe. Cf. *Bulletin Périodique du B.S.I.*, Supplément, V (1914), n. 11, p. 5.

Le Comité Exécutif du B.S.I. chercha donc à garder le maximum d'indépendance et de neutralité pour pouvoir remplir son rôle, d'autant que Vandervelde caressait secrètement l'espoir d'être finalement l'arbitre de la situation. Le secrétaire de l'Internationale, Huysmans, s'acquittait impartialement de sa tâche d'informateur. Mais dans les jeux compliqués qui se déroulaient dans les coulisses, les représentants des partis russes devaient rester sans cesse vigilants et attentifs afin de pouvoir contrecarrer les manœuvres de leurs adversaires. Les seules informations officielles fournies par le B.S.I. étaient insuffisantes. Or Lénine, en juillet 1912, commit une imprudence : en allant s'établir à Cracovie, il négligea de faire nommer au B.S.I. son remplaçant. En effet, à ce moment-là, Lénine était convaincu qu'il avait réussi à persuader le Secrétariat du B.S.I. de retirer de ses préoccupations le problème de l'unité russe. Lénine n'assista donc pas à la réunion du B.S.I. qui se tint à Bruxelles le 28 octobre 1912, et personne ne fut mandaté à sa place. Or, à cette réunion, où fut débattue la question du futur Congrès international, on a soulevé aussi au cours des discussions le problème de l'unification du socialisme russe. C'est par la presse, notamment par les journaux mencheviks, que Lénine prit connaissance de ce fait. Sans savoir exactement ce qui se passait — les comptes rendus de la réunion du B.S.I. ne faisaient pas état de cette discussion qui avait eu lieu à huis clos — Lénine prit immédiatement des mesures. Son Comité Central décida fin novembre 1912 de ne pas refuser les pourparlers, si le B.S.I. les proposait, et de convoquer immédiatement dans ce cas la réunion plénière du Comité Central et une conférence des membres sociaux-démocrates de la *Douma*. En même temps, Lénine s'empressa de mandater à sa place Kamenev, comme délégué au B.S.I. et demanda à Huysmans de lui communiquer des informations précises sur ce qui se passait à la réunion. Celui-ci répondit par une lettre confidentielle, qui témoignait encore une foi de l'objectivité et de la correction que le Comité Exécutif du B.S.I. manifestait envers les Bolcheviks. Lénine le savait et était prêt à prendre en considération le conseil personnel que lui donnait Huysmans « de hâter la solution de cette affaire... » (c'est-à-dire de l'unification), car il savait que le secrétaire n'exagérait pas quand il affirmait que « le Bureau semblait exaspéré »¹.

Réuni en conférence en février 1913, le Comité Central bolchevik fixa ses positions et posa ses conditions que Kamenev présenta au B.S.I. en ces termes :

« En ce qui concerne la question de l'unité du Parti social-démocrate ouvrier de Russie, nous constatons ce qui suit. A leur conférence d'août 1912, les liquidateurs ne se sont pas constitués en parti. Ils ont seulement constitué le « Comité

1. Cette lettre, du 31 décembre 1912, est publiée par nous en annexe.

d'Organisation » qui a pour but de réaliser l'unité. Il s'ensuit que tant que les liquidateurs continueront à préconiser un parti légal, nous serons obligés d'attendre qu'ils le fondent. Si ce parti est un jour constitué, le Comité Central avisera et décidera quel genre de relations, fédératives ou autres, relieront le parti légal au parti illégal. Si les liquidateurs ne fondent pas ce parti (et pour notre part, nous sommes certains que la fondation d'un parti légal en Russie est une chimère impossible à réaliser, une phrase creuse d'opportuniste, faite pour démoraliser le prolétariat et pour désorganiser le seul parti possible, le parti illégal) l'unité ne sera possible qu'à la condition que les liquidateurs reconnaissent sans aucune réserve que le parti illégal est le seul qui existe en Russie, qu'ils s'opposent à toute attaque dirigée contre le parti, que tous ceux d'entre eux qui ont quitté le parti rentrent dans les organisations illégales »¹.

Malgré sa volonté d'intervenir le plus rapidement et le plus fermement possible dans l'affaire russe, le B.S.I. ne pouvait appliquer sa décision. Pourquoi ? Parce que toute son attention, toute son énergie était centrée fin 1912 et début 1913 sur la situation internationale menaçante et tous ses efforts tendirent à conjurer le péril d'une guerre européenne. Ainsi, grâce aux événements internationaux, Lénine et les Bolcheviks obtinrent un sursis, qui en fin de compte ne s'avéra pas en leur faveur. Car dès juillet 1913, au moment où commencèrent les préparatifs du Congrès international qui devait se réunir à Vienne, la question de l'unité russe fut remise de nouveau à l'ordre du jour. Et cette fois-ci ses adversaires, « les diverses fractions et tendances du mouvement russe » s'unirent, et agirent contre les Bolcheviks « en groupe homogène dans l'Internationale ». Ayant une puissante alliée dans la personne de Rosa Luxemburg, ils réussirent pas à pas à gagner du terrain, des partisans et des amis parmi les délégués du B.S.I. « autrefois neutres »² et à faire accepter l'idée d'un passage de la médiation à l'arbitrage des différends.

A ce propos, il faut noter que dans l'historiographie on confond volontairement ou involontairement deux aspects différents : la motivation et les buts poursuivis par le B.S.I. lorsqu'il aborde avec insistance la question de l'unité russe, et la prise de position et les penchants des divers dirigeants de l'Internationale. En fait, la sympathie personnelle des délégués du B.S.I. est un tout autre problème. Leurs prises de position furent moins dictées par des considérations idéologiques : les délégués du B.S.I. accordèrent leur soutien aux fractions socialistes russes dont la plate-forme était l'unité.

Or la position intransigeante de Lénine ne fit qu'accroître l'audience de ses adversaires d'autant plus que ceux-ci manifestèrent sans tarder leur entier accord avec la position du B.S.I. et se montrèrent sans

1. Cf. *Rapport du Comité Central du Parti Social-Démocrate ouvrier de Russie au Bureau Socialiste International*, multigraphié, p. 3, Archives du B.S.I.

2. Cf. les souvenirs d'Ivan Popov qui fut l'informateur de Lénine à Bruxelles auprès du Comité Exécutif du B.S.I., in *Lénine tel qu'il fut, Souvenirs des contemporains*, vol. 3, Moscou, 1965, p. 142.

condition prêts à faciliter sa tâche. Le « Comité d'Organisation » soutenait la thèse selon laquelle il n'existait pas dans la Social-Démocratie russe de divergences de fond susceptibles de justifier la scission et qu'il s'agissait tout simplement d'une crise traversée par le Parti. Le « Comité d'Organisation » assurait en mars 1914 qu'il était

« parfaitement d'accord avec le B.S.I. sur le caractère des divergences d'opinion qui règnent au sein de la démocratie socialiste russe. Quelle que soit l'importance de ces divergences de vues dans les divers domaines de l'action socialiste, elles ne peuvent pas justifier une scission prolongée pour la simple raison que les différentes fractions reconnaissent le même programme et que, dans les questions de la tactique à suivre, elles font toutes appel aux principes du marxisme »¹.

Une telle attitude ne pouvait que rallier la plupart des dirigeants de l'Internationale qui manifestèrent une incompréhension totale face aux questions qui furent à la base des divergences parmi les socialistes russes. En revanche, le langage et l'argumentation de Lénine trouvaient difficilement audience et compréhension. Tout d'abord, le leader bolchevik contestait le droit du B.S.I. de s'immiscer dans les affaires d'un parti autonome et d'envisager d'imposer un arbitrage, de même qu'il s'opposait catégoriquement à la conception sur laquelle se fondait la politique de l'Internationale : l'acceptation généralisée de la coexistence de tendances et de courants divers au sein d'un même parti socialiste. Or, Lénine déclarait sans ambages qu'il était absurde d'envisager l'unité avec les liquidateurs, et que les Bolcheviks réaliseraient eux-mêmes, l'unité « en groupant les ouvriers de Russie dans leur parti contre les liquidateurs² ». A leur tour, ses adversaires, ne tardèrent pas à utiliser les propos de Lénine, et à les présenter comme une preuve supplémentaire de mauvaise foi et d'obstination. Dans une longue lettre adressée à Camille Huysmans, le 31 mars 1914, Axelrod écrivait :

« Vous savez bien vous-même que Lénine et son groupe se dressent contre la mise en application de la décision du Bureau International et nous devons prévoir que ce groupe fera tout son possible pour faire avorter l'action d'unification décidée par le Bureau International »³.

1. Cf. lettre au C.E. du B.S.I., du 30 mars 1914, Archives du B.S.I. ; voir aussi *Exposé de la situation actuelle dans la Social-Démocratie de Russie et de Pologne au point de vue de la résolution sur l'unité adoptée à la séance de Londres du Comité Exécutif du B.S.I.*, 19 p. dactylographiées, Archives Kautsky, document G 5 (Am IISG).

2. Ainsi dans l'instruction que donnait Lénine à Inès Armand concernant l'attitude à adopter lors de la conférence de Bruxelles : « Nous sommes un Parti autonome. Souviens-t'en bien. Personne n'a le droit de nous imposer une volonté étrangère, et le B.S.I. n'en a pas le droit. » Lenin, *Sočinenija*, 5^e éd., t. 48, p. 316.

3. Lettre du 31 mars 1914, Archives du B.S.I. (en allemand).

En fait la belle confiance dans la compétence du B.S.I. qu'affichait le Comité organisateur cachait une inquiétude et une méfiance manifestées par ses adhérents. Comme les Bolcheviks, de nombreux dirigeants des diverses fractions russes craignaient que l'incompréhension des dirigeants de l'Internationale pour la situation en Russie n'aboutisse à une solution défavorable pour eux. Ainsi

En tout cas, rien ne serait plus unilatéral que de prétendre, comme l'a fait à l'époque Rosa Luxemburg elle-même, que les difficultés rencontrées sur le chemin de l'unité provenaient uniquement des ambitions de Lénine. Pour comprendre la position de celui-ci et les difficultés qu'il a rencontrées, il faut savoir reconnaître qu'au-delà du différend sur les questions d'organisation, il avait suscité un conflit beaucoup plus profond, portant sur les perspectives de la révolution russe. A une époque où l'Internationale s'acheminait résolument vers une voie réformiste, Lénine proposait pour la Russie une stratégie orientée vers la révolution et rêvait d'acquérir pour elle dans l'Internationale une place que jusque-là les idéologues et les autorités du socialisme lui avaient refusée.

Cependant les tentatives des Bolcheviks pour convaincre le B.S.I. que « le mouvement ouvrier en Russie traversait une ère de grande agitation dans les masses », que « le pays tout entier se radicalisait » et qu'« une nouvelle crise révolutionnaire mûrissait en Russie », se heurtèrent au scepticisme de la majorité des délégués. Car parler sérieusement de la révolution comme d'un problème imminent paraissait absurde, ou, du moins, peu compréhensible non seulement aux révisionnistes, mais aussi aux marxistes « orthodoxes ».

D'autre part Lénine était fermement convaincu que dans le nouvel élan du mouvement révolutionnaire en Russie, les Bolcheviks étaient en train de gagner la majorité du mouvement ouvrier. Tous les rapports que les Bolcheviks présentèrent dès 1912 au B.S.I. furent axés sur cette conviction qu'ils cherchèrent à faire partager — chiffres à l'appui — à

Čičerin (Ornatskij), le futur commissaire de politique extérieure de la Russie soviétique, très actif à l'époque dans le camp des adversaires de Lénine, apprenant la décision prise à Londres par le B.S.I. écrivit le 23 décembre 1913, plein d'inquiétude, à P. B. Axelrod : « On m'a dit *comment* se présente l'unification. Les Européens de l'Ouest sont sans doute enclins à se la représenter de façon statutaire : il suffit d'adopter un statut unique, avec un appareil central équilibré, un C.C., un Congrès, une discipline comme la leur et tout sera réglé. Comprendront-ils ce que signifie chez nous la comédie qui sert de prétexte aux intrigues de cercle et aux dictatures, et qu'en matière d'organisation, il nous faut des formes *plus* souples ? Le malentendu ne sera-t-il pas fatal si les Européens de l'Ouest jugent acceptable une unification de type formel et statutaire telle que la souhaite Lénine, sans en voir la signification réelle ? Kautsky comprend notre situation, et les autres ? »

Dans une lettre envoyée à *Neue Zeit*, le vieux militant Lev Deutsch, établi à l'époque aux États-Unis, se prononça aussi contre le projet d'unification, et exprima ses doutes sur le fait « que le mariage entre Mencheviks et Bolcheviks puisse donner une bonne progéniture ». Il fallut qu'Axelrod, qui joua un très grand rôle dans les coulisses, mît en œuvre tout son crédit auprès de Kautsky, pour effacer la mauvaise impression que de pareilles prises de position, venant du camp du Comité organisateur pouvaient faire naître chez les dirigeants influents de l'Internationale. Car Axelrod crut dans la nécessité de l'unité, mais d'une unité favorable aux Mencheviks. Cf. Archives P. B. Axelrod (Am IISG) (copie dactylographiée des lettres d'Ornatskij, L. Deutsch à Axelrod, et des lettres d'Axelrod à Kautsky).

l'opinion socialiste internationale. A partir de ce moment-là un changement important se produit chez Lénine. Il considère désormais son parti comme le représentant du mouvement ouvrier réel et affiche un dédain profond à l'égard des divers groupements socialistes de l'émigration. Le seul interlocuteur valable pour une discussion sur l'unité fut — pour Lénine — le « Comité d'Organisation ». Avec tous les autres, qu'il taxait de « groupes d'émigrés sans lien avec le monde des ouvriers organisés de Russie », il refusa les discussions¹. Ainsi, en fait, au-delà du problème précis « des liquidateurs », désormais un antagonisme plus profond et ancien, celui de la réalité du mouvement ouvrier, de sa représentativité d'une part, et le monde isolé, sans prise sur le réel, des émigrés, d'autre part, alimentèrent la lutte au sein de la Social-Démocratie russe. Seules donc les questions de principe n'expliquent pas l'obstination de Lénine à refuser l'unification ; les considérations et les intérêts politiques concrets pesaient lourdement dans la balance. Car il jugeait que l'unification, telle que le B.S.I. la pensait, signifiait aussi le partage des fruits d'un long et patient effort, et la renonciation à une perspective qui, de rêve, était en train de devenir réalité : le bolchevisme en tant que force socialiste la plus influente, la mieux implantée dans le mouvement ouvrier de Russie. Renoncer à cet objectif poursuivi depuis des années, juste au moment de la réussite, était pour Lénine un faux pas grave et irréparable. Krupskaja racontant comment Lénine apprit en décembre 1913 la décision du B.S.I. réuni à Londres, d'inviter à une conférence tous les représentants des fractions Social-Démocrates de Russie, fait la remarque suivante :

« Cette intervention du B.S.I. dans les affaires russes, a violemment bouleversé Ilitch qui n'attendait de l'intervention qu'un frein à l'influence toujours croissante des Bolcheviks en Russie »².

Sa fraction ne pouvait rien gagner à l'unité, au contraire. De surcroît la réaction des militants bolcheviks, sur la brèche dans la lutte contre

1. Ainsi dans le rapport cité du C.C. du P.O.S.D.R. transmis par Kamenev au B.S.I. en novembre 1913, nous lisons notamment : « C'est donc en pleine connaissance de cause que nous nous refusons à toute entente avec ces groupes de l'étranger, dont la décomposition en temps de contre-révolution était imminente. Il existe un autre point de vue et c'est le nôtre, selon lequel nous affirmons que, *malgré* tous ces groupes, l'œuvre d'organisation du véritable parti ouvrier, ayant des ramifications dans *toutes* les sociétés ouvrières légales et neutres, s'effectue en Russie. Quelque chose d'analogue se passa en Allemagne au temps de la loi d'exception contre les socialistes. En Russie, cette œuvre de reconstruction du parti ouvrier *ne peut s'effectuer qu'à travers la lutte* contre les liquidateurs. Les faits que nous avons communiqués dans notre rapport sont des preuves irréfutables que l'œuvre de rassemblement des travailleurs est effectivement en bonne voie en Russie. On nous accuse de fomenter la scission. Nous déclarons au contraire que nous sommes *les seuls* à travailler à l'unification du prolétariat en Russie et à l'organiser dans l'unique parti existant, le parti illégal ».

2. N. K. Krupskaja, *Vospominanija o Lenine (Souvenirs de Lénine)*, Moscou, 1957, p. 218.

les liquidateurs, fut d'autant plus vive que la résolution de Londres leur apparut comme une manœuvre visant à les détruire. C'est pourquoi Lénine ne tarda pas à apaiser les esprits de ses partisans, dès janvier 1914, et prenant toute l'opération en main, mit sur pied une contre-offensive à laquelle il se consacra entièrement.

Le B.S.I. se trompait donc lourdement sur la signification des conflits dans les rangs de la Social-Démocratie russe, de même que sur les motifs d'obstination des Bolcheviks. Ceci explique pourquoi il espérait que Lénine, qui en janvier 1914 se rendit à Bruxelles et eut des entretiens avec Vandervelde et Huysmans, renoncerait par esprit de conciliation à considérer sa plate-forme comme la seule base possible d'une discussion portant sur l'unification. Se plier à une telle exigence équivalait pour Lénine à abandonner ce qui constituait l'essentiel de sa position et de la vision pour laquelle il combattait.

III. — LA SITUATION DES BOLCHEVIKS DANS L'INTERNATIONALE A LA VEILLE DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE.

Lénine, que nous avons vu si intransigeant dans la question de l'unification, si décidé à repousser toute idée de rapprochement avec les liquidateurs, accepta pourtant une conférence d'unification sous l'égide du B.S.I. et y fit participer une délégation de son parti. Comment expliquer cette attitude ? Avant d'essayer d'esquisser une réponse, précisons tout d'abord que l'histoire des préparatifs et des travaux de cette conférence qui se réunit à Bruxelles à peine deux semaines avant la déclaration de la première guerre mondiale, n'a pas été sérieusement étudiée, les documents faisant défaut. Cet obstacle s'estompe aujourd'hui considérablement. Nombre de documents inédits conservés dans les archives soviétiques ont été publiés ou partiellement utilisés¹. De leur côté, les archives du B.S.I. ou des délégués présents tel Kautsky, peuvent aussi fournir des pièces d'importance primordiale, comme par exemple, les minutes de cette réunion. De ces documents, il résulte qu'on ne peut envisager l'étude de la question d'une manière systématique et se contenter d'explications qui voient dans cette histoire, soit une expérience qui a servi à Lénine à préparer soigneusement sa rupture organisationnelle avec les opportunistes, soit une preuve d'habileté et de mauvaise foi des Bolcheviks. Toutefois, pour pouvoir

1. Indiquons tout d'abord l'importance des textes publiés dans l'article « Bolševiki na Brjussel'skom soveščanii 1914 » (« Les Bolcheviks à l'assemblée de Bruxelles, 1914 »), *Istoričeskij arhiv*, n° 4, 1959, pp. 9-38 ; les lettres inédites de Lénine à Inès Armand parues dans la cinquième édition russe de son œuvre ; l'article cité de S. S. Šaumjan qui puise largement dans les notes et les rapports des délégués bolcheviks à cette conférence et conservés dans les archives de l'Institut de Marxisme-Léninisme à Moscou.

élucider et écrire ce chapitre, du plus grand intérêt pour le sujet que nous traitons, l'historien doit aussi éliminer les mythes et les préjugés qui encombrant son chemin, et rompre avec la manière traditionnelle de traiter le sujet. En effet, il ne s'agit pas seulement de montrer comment s'opposaient devant le B.S.I. les représentants des diverses fractions russes, comment ils s'efforçaient de prendre le pas l'un sur l'autre, tantôt par la force, tantôt par la ruse, tantôt en exploitant la faiblesse de l'Internationale. La question doit être conçue dans un autre cadre, plus vaste, à l'intérieur de l'Internationale même, qui traversait déjà, à ce moment-là, une crise peu visible mais profonde. Cette crise éclata en août 1914 : elle était latente depuis des années. A l'époque même, Lénine était-il déjà conscient de la gravité de cette crise ? Commença-t-il dès lors à s'orienter définitivement vers la rupture à l'échelon international ? Certes, ses écrits des années 1912 et 1914 témoignent d'un raidissement de ses positions, de sa critique à l'égard des opportunistes et des révisionnistes dans l'Internationale. Mais peut-on ici conclure à une volonté de rupture ? Pour répondre il ne suffit pas de déceler la volonté profonde de Lénine, il faut encore examiner la possibilité d'une pareille décision. En effet, une rupture à l'échelle internationale, en 1914, n'était que virtuellement possible et dans certaines conditions : par exemple une audience internationale réelle des dirigeants et des groupes qui prendraient l'initiative d'une rupture, l'existence d'une autorité incontestable capable d'entraîner avec elle toutes les forces et toutes les fractions de gauche existant alors dans les diverses sections de l'Internationale. Les Bolcheviks, leur leader Lénine ont-ils eu cette audience, cette autorité ? Ainsi, au-delà du problème historique précis, c'est la situation de la Social-Démocratie russe et plus précisément des Bolcheviks qui est en cause, mise en lumière par des documents publiés ou inédits se référant à la lutte sur la question de l'unification du socialisme en Russie. Jusqu'en 1912, Lénine remplit soigneusement ses fonctions de délégué au B.S.I. ; il fut présent à toutes les réunions, mais ne se fit pas trop remarquer, sinon par ses interventions laconiques et précises, lors des discussions au B.S.I. sur les nouvelles demandes d'admission à l'Internationale. Il s'opposa avec énergie à l'adhésion des sionistes socialistes, soutint à fond la requête de la gauche hollandaise, les « tribunistes », et dans le cas du Labour Party, il s'opposa à Kautsky tout en se montrant plus souple que celui-ci. C'est après la Conférence de Prague que Lénine se mit en vedette devant le B.S.I. Il se plaça au centre même des controverses. Sur le plan international les attaques dont il fut l'objet et les protestations se multiplièrent. Lénine contre-attaqua et utilisa adroitement toutes les possibilités, tous les droits que sa situation de délégué au B.S.I. lui conféraient. Son nom devint très familier dans le milieu socialiste européen : mais cette publicité inattendue le desservait plutôt.

C'est un fait que les Bolcheviks n'ont pas été entendus, malgré leur énergique propagande.

A cet égard, la bibliographie des articles de Lénine, traduits dans les divers pays européens avant 1914, ou écrits pour les journaux socialistes en dehors de la Russie, est probante. Ainsi, dans les nombreux pays où les écrits de Plekhanov, par exemple, connurent une diffusion considérable, les seuls textes de Lénine reproduits dans la presse furent les documents transmis par le B.S.I. sous forme de circulaires aux partis affiliés.

Lénine comprit son isolement dans le mouvement socialiste international. Mais en 1912, et même en 1914, il pensait que les causes de la réserve que suscitaient les Bolcheviks devaient être cherchées avant tout dans le fait que la Social-Démocratie occidentale puisait ses informations auprès de ses adversaires. Mais ses efforts pour faire paraître des articles et des informations dans la presse socialiste occidentale échouèrent. Il s'en plaignait d'ailleurs en janvier 1914 auprès du socialiste hollandais de gauche Winkoop : « La presse social-démocrate allemande nous boycotte »¹. Le comble était que non seulement les organes « centristes » ou celui de la direction du S.P.D. ouvraient largement leurs colonnes aux seules tendances hostiles aux Bolcheviks, mais qu'il en était de même pour les journaux de la gauche socialiste allemande, comme la *Bremer Burger Zeitung* et la *Leipziger Volkszeitung*. Nous touchons ici un point essentiel de l'histoire : l'isolement, la faible audience des Bolcheviks dans les rangs du socialisme européen de l'époque, même auprès de l'aile gauche de l'Internationale.

Les rapports des Bolcheviks avec les représentants des fractions gauches dans l'Internationale, attendent encore leur historien. A ce sujet, dans les ouvrages existants, nous ne trouvons que peu de renseignements et beaucoup d'affirmations, et souvent l'imagination remplace la vérité historique. Certes, dans les années 1907-1910, les efforts de Lénine pour nouer des rapports avec les dirigeants et les militants se situant à l'aile gauche de l'Internationale ou qu'il jugeait être à gauche, aboutirent à quelques succès : les réunions qui eurent lieu lors des congrès internationaux de Stuttgart et de Copenhague semblent témoigner en ce sens. Néanmoins, les renseignements concernant ces réunions sont extrêmement minces et pratiquement nous ne savons rien ni sur le contenu des débats, ni sur la continuité de ces liens établis lors des congrès internationaux. C'est seulement au cours des années 1913-1914 que Lénine noua des relations avec quelques-uns des dirigeants « tribunistes » hollandais. Mais en même temps, notamment après 1912, les rapports de Lénine et des Bolcheviks avec les autres groupes ou personnalités qui se situaient à gauche de l'Internationale, se détérioraient. Certains de leurs porte-parole en vue se montrèrent très méfiants ou

1. V. I. Lenin, *Sočinenija*, 5^e éd. t. 48, pp. 249-251.

même franchement hostiles envers Lénine. C'était le cas de la personnalité la plus représentative et la plus écoutée de l'aile gauche : Rosa Luxemburg. Les documents de l'Internationale jettent une vive lumière sur ses relations hostiles avec les Bolcheviks au cours des années 1912-1914. L'affaire du « Comité de Varsovie »,¹ notamment, fit en 1912 apparaître cette divergence devant le B.S.I. d'abord et devant tous les partis affiliés à l'Internationale ensuite.

Certes, Rosa Luxemburg subit de la part de Lénine un affront intolérable auquel elle répliqua avec brusquerie : mais la seule colère ne justifie ni le ton employé, ni la violence de la réaction. Ainsi, elle refusa devant l'Internationale d'appeler Lénine « Camarade », elle le traita d'« individu », qualifia son action de « perfide », ses assertions de « mystifications », son comportement de « scandaleux » et sur le document que Lénine, en tant que délégué au B.S.I., soumit à l'Internationale, elle s'exprime en ces termes :

« L'écrit de Lénine est le dernier scandale dans toute une série de scandales de la part de ce camarade², dont le théâtre a été jusqu'à présent le mouvement russe et que Lénine tente désormais de faire pénétrer dans l'Internationale. Nous passons totalement sous silence le fait que la circulaire de Lénine est de sa part une immixtion déplacée et non qualifiée dans les affaires intérieures d'un autre parti. Ce que nous voulons essentiellement souligner ici est que Lénine abuse du Bureau Socialiste International au moyen de ses écrits pour mener à bien les désirs de scission ou d'un fanatisme irresponsable et en faire un instrument d'une mystification politique, ce qu'il tente déjà depuis un an. Ceci nous oblige à attirer l'attention de l'Internationale sur Lénine »³.

On sait que Rosa Luxemburg ne l'a pas toujours jugé aussi sévèrement. Au Congrès international de Stuttgart et dans les années qui suivirent, un rapprochement se produisit entre elle et Lénine. Que s'est-il donc produit en 1911-1912 ? Simple animosité personnelle ? Lutte des organisations rivales ? Il faut chercher l'explication ailleurs : les questions de « procédure » qui portèrent cette polémique devant l'Internationale, cachaient en fait une divergence profonde. Ce conflit fut le développement et l'aboutissement d'un antagonisme latent, d'une hostilité dont l'origine remonte à 1904³. Une étincelle suffit à faire éclater l'antagonisme et ce fut l'affaire du « Comité de Varsovie », c'est-à-dire l'activité de l'opposition contre Rosa Luxemburg au sein de son parti, le S.D.K.L.P.

1. Cf. *Correspondance...*, *op. cit.*, pp. 100-101, de même que la récente étude de J. P. Netti, « Ein unveröffentlichter Artikel Lenins vom September 1912 », *International Review of Social History*, vol. IX, n° 3, 1964, pp. 470-482.

2. Dans le texte original qu'elle soumit à Huysmans, R. Luxemburg avait écrit « individu » au lieu de « camarade ».

3. Le document en langue allemande est publié intégralement dans la *Correspondance...*, *op. cit.*, pp. 149-150.

4. Voir à ce sujet l'ouvrage fondamental de J. P. Netti, *Rosa Luxemburg*, Oxford University Press, 1966, t. 2, pp. 556-600.

En outre, les divergences de Lénine avec Luxemburg eurent entre 1912 et 1914 des répercussions graves sur la position des Bolcheviks dans l'Internationale en exerçant une influence considérable sur l'action du B.S.I. Car la vive animosité de Rosa Luxemburg envers Lénine ne se limitait pas à des critiques d'ordre personnel ; en sa personne le leader bolchevik trouva son adversaire le plus redoutable et le plus acharné qui lança une violente campagne entre 1912 et 1914 pour l'isoler et le faire condamner par l'Internationale tout entière¹. Ce fut elle qui, le 12 novembre 1913, présenta une motion pour mettre la question de l'unité du P.O.S.D.R. à l'ordre du jour de la prochaine réunion du B.S.I. convoquée à Londres pour le 13 décembre 1913, et du prochain Congrès international qui devait se réunir à Vienne. Rosa Luxemburg s'empressa de publier la lettre motivant sa proposition dans tous les journaux socialistes allemands. C'était en fait une violente attaque contre Lénine et « le groupe léniniste » rendu responsable du « chaos qui règne dans le P.O.S.D.R. ». Aussi bien à la réunion du B.S.I. de Londres, en décembre 1913, que dans les mois qui suivirent, les attaques de Rosa Luxemburg contre Lénine se multiplièrent et les Mencheviks ne manquèrent pas d'utiliser adroitement l'aide de cette si précieuse alliée. C'est ainsi que s'instaura une atmosphère d'animosité autour des Bolcheviks dans l'Internationale juste au moment où elle se proposait de mettre tout en œuvre pour rétablir l'unité socialiste dans les pays où sévissaient les dissensions. Le seul moyen pour informer les diri-

1. La majorité des documents concernant les attaques de Rosa Luxemburg contre Lénine en 1912-1914 ne sont pas encore édités. Des recherches systématiques permettront de révéler de nombreux aspects qui montrent qu'au cours de ces années, Rosa ne laissa pas échapper une occasion pour discréditer le leader bolchevik. Ainsi nous avons récemment trouvé une longue lettre de Rosa Luxemburg datée du 20 octobre 1913 et adressée à la rédaction du journal *Sozialdemokrat* de Copenhague. Dans cette lettre, écrite à propos de l'utilisation abusive selon Rosa du sceau du Parti social-démocrate de Pologne et de Lithuanie afin d'obtenir des fonds des camarades danois, par un groupe qui en avait été exclu, elle fera ces considérations désobligeantes à l'adresse de Lénine : « La source sûre dont la rédaction du *Sozialdemokrat* tire ses informations, est le représentant de la fraction social-démocrate russe Lénine. Cette fraction qui en Russie même s'efforce depuis des années de diviser le mouvement ouvrier et pratique systématiquement et sans scrupule la lutte de fraction, qui a constitué un ' comité central ' fictif que personne ne reconnaît, qui entrave résolument toutes les tentatives d'unification et conduit ainsi le mouvement du parti russe au bord de la ruine. Cette fraction est l'une des sources les moins sûres et les moins qualifiées pour fournir des informations sur la situation du parti polonais. En effet, le groupe de Lénine et ses représentants ne comprennent pas un mot de polonais, ne peuvent donc rien dire d'eux-mêmes sur les rapports au sein du parti polonais. Mais ils tentent systématiquement d'introduire dans les rangs du parti polonais la même scission que celle qu'ils pratiquent dans le parti russe. C'est pourquoi ils soutiennent aveuglément les empêcheurs de tourner en rond et les désorganisateur qui se sont séparés de la social-démocratie polonaise, pour créer toutes les difficultés possibles à ce parti ; par vengeance contre le fait que la social-démocratie polonaise fait tout son possible pour combattre en Russie la politique de scission ». Archives Stauning, Copenhague.

geants de l'Internationale sur la position des Bolcheviks restait le B.S.I. Lénine, qui connaissait bien les rouages du Bureau, savait que le Secrétariat respecterait ses principes qui lui commandaient de rester au-dessus de la mêlée. Il qualifiait d'ailleurs l'attitude et les actions du Comité Exécutif du B.S.I. de correctes et objectives. Lénine reconnaissait la bonne foi de ce dernier qui tenait « toujours » et sans restriction à veiller à l'unité sans chercher à favoriser l'une ou l'autre des fractions¹. Ainsi, tout en sachant que les sympathies personnelles de Vandervelde allaient aux Mencheviks, lorsqu'en juin 1914 le président de l'Internationale rentra de sa mission en Russie, Lénine reconnut la bonne foi avec laquelle il avait effectué ses démarches. Au nom du Comité Central, il exprima sa profonde reconnaissance au « camarade Vandervelde » pour cette visite et pour le fait que ce « contact direct avait marqué le début de la publication, dans la presse socialiste étrangère, des données objectives sur le mouvement ouvrier de Russie »². C'est là, en vérité, un remarquable éloge. Nous sommes en juillet 1914. D'ailleurs, une des tâches principales de la délégation bolchevique à la Conférence de Bruxelles devait être selon les instructions de Lénine de parvenir à agir sur les membres du Comité Exécutif en les poussant à garder leur neutralité³.

En fait, dans cette lutte sur le problème de l'unification qui, de janvier 1914 jusqu'au déclenchement de la guerre mondiale, occupa une place centrale dans l'activité des socialistes russes sur la scène internationale, Lénine s'avéra un tacticien habile, bien qu'il fût désavantagé par sa position défensive. D'autant plus que sur le principe, il se montra intraitable : il ne se laissa pas dérouter même au risque d'être isolé. Mais, dans cette situation difficile, il fit preuve d'obstination, d'opiniâtreté et d'habileté. Lucide et réaliste, il revint souvent sur ses affirmations antérieures, rectifia maintes fois sa ligne de conduite, et tint compte des leçons de l'expérience et de la conjoncture changeante. Ses deux objectifs furent d'empêcher l'unification tout en évitant la rupture avec l'Internationale. S'il se montra prêt à participer à la fameuse Conférence de Bruxelles qui l'inquiétait énormément, c'était avant tout par souci d'éviter un blâme de l'Internationale et pour garder une possibilité de sortir de son isolement. Il savait qu'à Bruxelles il serait battu⁴ ; la défaite de Bruxelles n'était pas encore annoncée, qu'il travaillait déjà pour une revanche à Vienne. Car il comptait sur le Congrès international qui devait se réunir fin août

1. V. I. Lenin, *Sočinenija*, 5^e éd., t. 24, p. 190.

2. Lénine, *Œuvres*, édition française, t. 20, p. 527.

3. Il écrivait à Inès Armand : « En l'occurrence une très belle langue française est indispensable — très belle car sinon l'impression sera nulle — française, car sinon les 9/10^e de la traduction échapperont au Comité Exécutif sur lequel il faut absolument agir ». *Sočinenija*, 5^e éd., t. 48, p. 300.

4. Lettre à Inès Armand, *ibid.*, p. 301.

dans la capitale de l'Autriche, pour retourner la situation en sa faveur.

Sur ce point le Comité Exécutif ne se trompait pas et ne se laissait pas abuser par les intrigues des adversaires de Lénine qui répandaient partout l'idée que les Bolcheviks allaient torpiller la conférence au dernier moment. Le Secrétariat du B.S.I. savait pertinemment que Lénine, tout en gardant ses distances à l'égard des tendances adverses de la Social-Démocratie russe, voulait éviter de perdre la face devant l'Internationale. Ainsi Huysmans écrivait lucidement le 10 juillet 1914 à Kautsky que malgré toutes les difficultés créées par les Bolcheviks, ces derniers seraient présents à Bruxelles, car « si Lénine et ses amis n'y sont pas, l'impression à Vienne sera très mauvaise pour eux »¹.

A Bruxelles, Lénine envoya une délégation conduite par Inès Armand à qui il donna des instructions précises et la consigne de refuser tout compromis. Mais, malgré les insistances du B.S.I., il ne se déplaça pas lui-même. C'était un risque calculé. Lénine se réservait pour la seconde manche du combat, la plus décisive, qui devait se dérouler devant les assises de l'Internationale tout entière². C'est pourquoi, en envoyant une délégation bolchevique à la Conférence de Bruxelles, il fit preuve de bonne volonté ; alors que par son absence, il voulait aussi marquer devant toute l'Internationale les distances que lui, représentant authentique du mouvement ouvrier en Russie, prenait à l'égard des groupes d'émigration, qui selon lui ne représentaient rien. Il est difficile de juger si cette tactique aurait pu aboutir au succès espéré par le leader bolchevik : le Congrès de Vienne n'a pas eu lieu. Notons toutefois que Lénine devinait exactement les intentions du Comité Exécutif qui, après avoir réussi à constituer « le bloc de Bruxelles », réunissant toutes les fractions de la Social-Démocratie russe, les Bolcheviks exceptés, voulait, à l'occasion des assises de l'Internationale, à nouveau poser la question pour aboutir à l'unité définitive.

Huysmans écrivait à Friedrich Adler, le 18 juillet 1914 :

« La conférence russo-polonaise s'est bien passée. J'espère qu'on imposera l'*unité* à Vienne. Le Bureau aura à trancher définitivement le différend intérieur polonais. Nous comptons sur votre père »³.

Cela explique pourquoi nous trouvons, fin juillet 1914, Lénine absorbé par la préparation du Congrès de l'Internationale et de celui de son parti, prévu pour la même époque. La grande crise de juillet, les menaces d'une conflagration générale ne retinrent pas à ce moment-

1. Archives du B.S.I.

2. Ainsi il écrivait à Inès Armand début juillet 1914 : « Les imbéciles et les intrigants, avec l'aide de Kautsky vont présenter au Congrès de Vienne une résolution *contre* nous. Tant pis ! Nous ne pouvons nous y opposer. Mais nous gardons notre calme. Celui-ci 'apaisera' les opportunistes, tout autant désireux de vaincre ». Lénine, *op. cit.*, t. 48, p. 326.

3. Archives du B.S.I.

là son attention. D'ailleurs, dès 1912, il était resté absent de toutes les assises de l'Internationale, y compris le Congrès extraordinaire de Bâle, où le problème de la guerre et de la paix avait hanté tous les esprits. Le sien était alors hanté par la révolution. Depuis 1912 toute son attention était concentrée dans une seule direction : l'avènement d'une nouvelle révolution dans l'empire tsariste, dont il voyait les signes précurseurs dans le nouvel essor du mouvement ouvrier russe. Lénine avait réfléchi sur l'expérience de 1905 et il voulait éviter que la nouvelle révolution prît de court les Bolcheviks qui devaient être prêts cette fois à en prendre la tête. A la fin de juillet 1914 ce n'était pas la « montée des périls » en Europe qui le préoccupait, c'était la grève générale à Saint-Pétersbourg. Et cette fois ce ne fut pas la révolution qui le prit au dépourvu, ce fut la guerre mondiale. Dès lors commence une nouvelle page dans l'histoire des Bolcheviks et de l'Internationale ; les rôles furent bientôt intervertis : d'accusé Lénine devint accusateur, et de la défensive il passa à l'offensive.

Paris, 1966.

Georges HAUPT.

ANNEXE

Nous publions ici pour la première fois, le texte intégral de huit lettres adressées par le Secrétaire du B.S.I., Camille Huysmans, à Lénine. L'original de ces documents se trouve dans les Archives de l'Institut de Marxisme-Léninisme de Moscou et leur copie en la possession de M. Huysmans. Trois lettres, celles du 31 octobre 1912, 9 novembre 1912, et celle du 29 janvier 1914 sont restées jusqu'à maintenant inconnues. Les cinq autres furent publiées par nous sous forme de résumé, reproduit d'après l'Inventaire de la correspondance du Secrétariat du B. S. I. Pour compléter les documents déjà publiés dans la Correspondance entre Lénine et Camille Huysmans, nous avons indiqué pour ces lettres la numérotation correspondant à cette publication.

Deux de ces lettres sont particulièrement intéressantes ; car elles attestent la franchise et la cordialité des rapports entre le Secrétaire de l'Internationale et le leader bolchevik. Ainsi la lettre du 31 décembre 1912 nous donne une connaissance plus précise de la décision du Bureau du B.S.I. d'intervenir dans la scission au rang de la Social-Démocratie russe. Une autre lettre de Camille Huysmans du 10 mars 1914, pleine d'humour et d'esprit, appréciée d'ailleurs par Lénine¹, permet de comprendre le caractère mineur du malentendu survenu entre Lénine et le Secrétaire de l'Internationale et la manière amicale dont ce dernier a réussi à calmer vite l'irritation et la nervosité de Lénine, dues au climat dans lequel se discutait la question de l'unification.

1. Cf. sa réponse du 15 mars 1914, *Correspondance...*, *op. cit.*, pp. 142-143.

83

20 Septembre 1911

OULIANOFF
Paris,
4, rue Marie-Rose.

Cher Citoyen,

Je vous ai fait télégraphier hier que le Bureau se réunissait samedi prochain, à 2 heures à Zurich, au Volkhaus. Le télégramme nous est revenu et je compte, pour vous atteindre, a) sur le fait que vous aurez sans doute donné votre adresse à la poste, b) sur les journaux.

Bien à vous.
C. HUYSMANS.

106 bis

BUREAU SOCIALISTE INTERNATIONAL

Bruxelles, le 31 octobre 1912

Cher Citoyen Ulianoff,

Le Bureau a décidé lors de sa dernière réunion (28 et 29 octobre) de réunir, avant le 1^{er} janvier 1913, un congrès extraordinaire de tous les partis affiliés, afin de discuter un point de grand intérêt vu la menace de conflagration générale européenne : LA SITUATION INTERNATIONALE ET L'ENTENTE POUR UNE ACTION CONTRE LA GUERRE.

Ce Congrès se réunira à Bâle (Suisse) dans le cours du mois de décembre.

La question de la date n'a pas encore été résolue. Nous espérons, pour le motif, que si votre parti décide d'envoyer des délégués, vous voudrez bien nous faire connaître, aussitôt que possible, la date que vous préférez.

Salutations fraternelles.
C. HUYSMANS.

107 bis

BUREAU SOCIALISTE INTERNATIONAL

Bruxelles, le 9 novembre 1912

W. L. ULIANOFF
47, Ulica Lubomirskiego
Krakow.

Cher Citoyen,

Nous avons l'honneur de vous annoncer que des manifestations internationales contre l'extension de la guerre seront organisées dans toutes les grandes villes d'Europe, le 17 novembre.

Nous vous informons également que le Congrès Extraordinaire de Bâle aura lieu les 24, 25 et 26 novembre.

En conséquence, vous feriez bien de prendre dès maintenant des mesures pour la désignation de vos délégués.

Fraternellement.

C. HUYSMANS.

111

BUREAU SOCIALISTE INTERNATIONAL

Bruxelles, le 5-12-1912

V. OULIANOFF
47, Ulica Lubomirskiego
Krakow.

Cher Citoyen,

J'ai reçu votre note portant : « je certifie par la présente que le camarade Kameneff est désigné par le Comité Central du Parti Social-Démocrate ouvrier de Russie comme membre du Bureau Socialiste International, et le camarade Maletzki comme son suppléant ». Mais, je vous prie de remarquer que le remplacement n'est que provisoire, la question de la représentation devrait être tranchée en son entier, à moins que vous ne vous entendiez avec l'autre fraction S.D.

Fraternellement.

C. HUYSMANS.

113

BUREAU SOCIALISTE INTERNATIONAL

*Maison du Peuple
Bruxelles*

Bruxelles, le 31-12-1912

47, Ulica Lubomirskiego
Krakow.

Mon cher Ulianoff,

Le Bureau a été sur le point de trancher dans le vif. C'est alors que sur ma proposition, tout est resté en état, *mais* le C.E. a été chargé de rédiger un appel à l'unité et, au besoin, de forcer les portes. Voilà le sens et l'esprit de la résolution.

Vous avez droit à conserver une représentation à titre égal avec Plekhanoff, mais cette solution a été considérée comme *provisoire*, c'est-à-dire, ayant valeur en vue du Congrès de Bâle, le Bureau étant fermement décidé à intervenir avec décision. Le Bureau lancera son manifeste à la première occasion et il attendra que vous vouliez bien faire usage de bonne volonté.

La présente lettre étant personnelle, je la considère comme confidentielle pour éviter des polémiques. Mais je me permets de vous donner le conseil de hâter la solution de cette affaire... Le Bureau semblant exaspéré.

Fraternellement.
C. HUYSMANS.

121

BUREAU SOCIALISTE INTERNATIONAL

Camille HUYSMANS
Maison du Peuple
Bruxelles

Bruxelles, le 26 janvier 1914

M. LÉNINE

Mon cher Lénine,

J'ai beaucoup regretté de ne pas vous avoir rencontré hier matin à la conférence lettone. J'aurais voulu vous demander au nom de mon comité de bien vouloir me faire en votre nom personnel un bref rapport de 20 pages au plus sur les assentiments de principe et de tactique existant entre Votre Comité Central et le Comité d'Organisation. Mes amis et moi nous désirons nous orienter et, pour ne pas nous tromper dans ces questions délicates, il serait désirable que ce petit travail nous fût remis avant votre départ. J'ai ce soir séance à la maison du Peuple de Bruxelles à 8 heures et demie. Si vous voulez m'y rencontrer, j'en serai charmé.

Bien à vous,
C. HUYSMANS.

122 bis

29-I-14

Mon cher Oulianoff,

Je ne suis pas libre vendredi après-midi : je suis retenu à la Chambre. Vous voudriez-vous me téléphoner B. 4063 vendredi matin entre 11 et 12 heures.

Bien à vous,
C. HUYSMANS.

127

BUREAU SOCIALISTE INTERNATIONAL

Maison du Peuple
Bruxelles

Bruxelles, le 10 mars 1914

Mon cher Lénine,

Je ne savais pas que vous étiez « collet monté ». Grandissime Seigneur ! Quelle sainte indignation ! Je vous envoie une lettre amicale, un peu ironique, —

mon genre quand j'écris non officiellement, et vous prenez la mouche, vous ! Quel dommage ! Je vous dis — privatim — exactement ce que je pense et vous vous irritez de ma sincérité. Diable ! J'ai plus de succès avec vous quand je vous envoie des circulaires, dans le style poncif. Vous me demandez de retirer mes injures et mes outrages. Mais je n'ai ni injurié ni outragé. Si vous avez découvert dans ma lettre de pareilles abominations, je les retire jusqu'au dernier soupçon. Mais, comme l'intention d'injurier et d'outrager est totalement absente, et que vous le savez, vous avouerez in petto que je suis un bon diable de secrétaire.

Laissez-moi vous dire maintenant que j'ai reçu votre lettre m'annonçant l'envoi de votre rapport, mais que je n'ai pas reçu le rapport-même.

Que voulez-vous que je pense de pareille histoire ! On m'annonce un envoi qui ne vient pas. N'avais-je pas le droit de m'imaginer que vous vous êtes payé ma respectable tête ?

Bien à vous,
C. HUYSMANS.